



Le débat sur la sexualité.

Sommaire:

1. L'aspect théorique.
 - 1.1 Le système sexe-genre: La construction sociale du sexe et du genre.
 - 1.2 La construction sociale du sexe: L'ordre de la reproduction sexuée.
2. Analyse de la réalité.
3. Surpasser le modèle hétérosexiste hégémonique.

Bibliographie.

//////////

Préface:

Le texte que vous tenez entre vos mains (ou devant votre écran) est un outil de réflexion. Nous n'avons rien inventé, nous avons uniquement rassemblé et classé. Rien n'est nouveau, et pourtant la synthèse nous a paru dure. Plus le temps passait, plus les idées et les contributions se multipliaient. Nombreuses sont les idées qui ont surgi lors de nos débats; d'autres ont été puisées dans nos lectures. C'est un travail collectif. Merci, eskerrik asko, à tous-te-s.

Ce document est vivant. Il est difficile de le boucler. Il est impossible de tout rassembler. Il demande à être complété. Pour continuer à penser. Pour continuer à réfléchir. Pour continuer à lier le personnel et le politique.

Prenez donc un moment pour lire ce texte. Par la suite, débattiez, questionnez, contredisez et PARTAGEZ!



1. L'aspect théorique.

1.1 Le système sexe-genre: La construction sociale du sexe et du genre.

«On ne naît pas femme: on le devient» affirma Simone de Beauvoir en 1949, dans son ouvrage intitulé «le deuxième sexe». Elle exposait l'idée de la construction sociale de l'identité femme; ce qui plus tard, dans les années 70, allait être développée par les théoriciennes féministes avec la notion de «genre». Elles présentaient la féminité et la masculinité comme un ensemble de caractéristiques culturels fixés en fonction du sexe.

Le sexe est vu comme l'ensemble de caractéristiques biologiques qui différencient le mâle et la femelle, alors que le genre est une construction culturelle basée sur le sexe. Ceci aide à démontrer que les relations de domination / de pouvoirs entre les hommes et les femmes sont aussi construites: C'est bien un système qui les produit et non pas des caractéristiques naturels.

La pensée féministe qui émerge dans les années 80 et qui s'amplifie dans les années 90 va critiquer cette définition du sexe et du genre, en affirmant que tout comme le genre, le sexe est également une construction socio-culturelle. Selon ce courant le sexe est une catégorie définie par la biologie (les chromosomes, les cellules, les gonades, les hormones, l'hypothalamo-hypophysaire, les génitaux...), l'apprentissage, l'éducation et la culture. Ceci offre de nouvelles ressources pour comprendre la réalité. L'idée du continuum apparaît, la croyance de deux sexes opposés étant exclue et la réalité de l'intersexualité exposée. Cette réalité ne limite plus les caractéristiques génitales, chromosomiques et gonadiques à deux catégories opposées, au contraire, elle les place dans un continuum. Au lieu de se limiter aux catégories mâle et femelle, la multitude des constructions sexuelles présentes dans ce continuum est prise en compte.

Donc, aussi bien le genre que le sexe, les deux sont des constructions socio-culturelles. Notre société est basée sur ce modèle dichotomique, ses différentes institutions (les sciences, les médias, l'éducation...) assurant via leurs discours la reproduction de ceux-ci.

En observant la réalité de ce point de vue, nous constatons que le domaine de la sexualité est construit sur ce modèle binaire et hiérarchique. Nous remarquons que c'est un modèle de sexualité indispensable pour le système patriarcal, un modèle ayant pour objectif le contrôle et la soumission des corps des femmes.

1.2 La construction sociale de la sexualité.



Comme un bon nombre de facettes de notre être, la sexualité est également une construction sociale, celle-ci étant dirigée vers la fécondité. Pour assurer sa reproduction, le système patriarcal nécessite des sexes, des sexualités et des pratiques féconds. C'est à dire que les corps, les désirs et les plaisirs sont orientés pour assurer la reproduction, et ce en les construisant en fonction des paramètres de la fécondité.

L'ordre de la reproduction sexuée (le modèle de sexualité basé sur la reproduction):

Dans notre société, le modèle de sexualité basé sur la reproduction est bel et bien la norme, c'est celui qui se trouve à l'intérieur de l'ordre. Toutes les autres sexualités qui ne font pas partie du modèle hégémonique sont vues comme anormales, pathologiques, chaotiques... De ce fait, toutes les identités et pratiques qui ne sont pas basées sur le modèle de la reproduction sont minorées, stigmatisées.

Qu'est ce que l'ordre?

Les choses sont dans l'ordre lorsqu'elles sont à leur place: c'est le principe de la hiérarchie.

Du niveau supérieur	A l'intérieur de la norme: normal-e
Du niveau inférieur, subordonné-e	En dehors de l'ordre: désordre: anormal-e, pathologique.

La sexualité qui a comme critère la fécondité engendre l'ordre et la soumission: la reproduction est classée au dessus de la non-reproduction et donc, les corps, les désirs et les plaisirs féconds se trouvent au dessus de tous les autres. Ceux exclus étant perçus comme anormaux et minorés.

Le désir fécond. Le désir dirigé vers la reproduction a besoin d'une société hétérosexuelle ou d'une société participant à la reproduction de l'hétérosexualité. C'est à dire qu'elle a besoin des femmes et des hommes, des couples hétérosexuels et pro-hétérosexuels (qui assurent des fils et filles hétérosexuel-le-s). Se sociabiliser voudrait donc dire devenir hétérosexuel-le, une personne bien sociabilisée étant forcément hétérosexuelle. Faisant partie de ce système, nous sommes tou-te-s actrices et acteurs de cela.

Le désir fécond produit les critères suivants:

- * L'hétérosexualisation.
- * La production de la nécessité du/de la conjoint-e. Le désir légitime est celui qui est



tourné vers la reproduction.

Exemple: Une femme adulte ne peut désirer un-e adolescent-e.

*La genrisation. En construisant des hétérosexuel-le-s précis-e-s, des femmes et des hommes. L'homme est du genre masculin alors que la femme répond aux valeurs féminines. Comme nous l'avons expliqué précédemment, le genre est une construction historique, et cette genrisation construit des femmes désirées et des hommes désirants. Pourtant, autant les femmes que les hommes, tou-te-s devraient être sujet et objet. Historiquement la construction du désir s'est fait selon l'objet (la capacité à être désiré) et le sujet (celui/celle qui désire). Exemple: la nymphomane, la femme qui désire. L'homme nymphomane est l'homme «normal».

Les plaisirs féconds. Les plaisirs féconds renforcent et priorisent les pratiques destinées à la reproduction. L'hégémonique est donc le coït. Le processus de coïtisation est assuré grâce au coïtocentrisme, c'est à dire la mise en place de sociétés coïtocentriques.

Pour un corps fécond, c'est à dire un corps qui est sous l'autorité de la fécondité, une génitalisation de celui-ci est faite. Le corps génitalisé est hégémonique, tout est organisé en fonction des organes génitaux; les autres parties du corps sont mises au second plan.

Le corps et les organes génitaux de l'homme sont la référence. Le corps des femmes ne répond pas au modèle de la reproduction sexuelle, étant donné que le clitoris n'a pas pour fonction la reproduction. Le clitoris a d'ailleurs été exclu et minoré durant des siècles (des médecins et/ou des sexologues avaient d'ailleurs proclamé l'orgasme du vagin, celui-ci répondant au modèle de la reproduction).

<p>Hégémonique Le modèle / l'ordre basé sur la reproduction.</p>		
<p>Le désir basé sur la reproduction Hétérosexualisation, genrisation, unité familiale.</p>	<p>Le plaisir basé sur la reproduction > Le coït, le coïtocentrisme.</p>	<p>Le corps basé sur la reproduction > génitalisation, phallocentrisme.</p>



2. Analyse de la réalité.

Comme nous l'avons dit, nous vivons dans un système qui accepte uniquement deux sexes et deux genres, un système basé sur la hiérarchisation et la relation de domination de ces derniers. Nous ne pouvons pas ignorer que ceci détermine toutes les sphères de notre vie. Ce schéma de deux genres et deux sexes subordonnés articulé au système économique néolibéral est un fondement de notre société.

Donc, pour ce qui en est de la sexualité, nous avons un modèle qui provient des systèmes néo-libéral et patriarcal: les relations coïtales et hétérosexuelles. Ce modèle de relation est essentiel pour la survie du capitalisme, étant indispensable pour la reproduction de la main-d'œuvre (les produits). Cette norme engendre des conflits entre les modèles de sexualité féconds et non-féconds. De la même manière, elle génère des conflits entre l'hétérosexualité et l'homosexualité. Les modèles de sexualité féconds et hétérosexuels se trouvent au sommet de la hiérarchie.

Ce modèle de sexualité engendre le contrôle du capital et du patriarcat sur la reproduction des «produits». Pour cela, la capacité de reproduction des femmes devient un élément à contrôler, cela impliquant le contrôle de la sexualité et du corps des femmes, par le biais de la monogamie, des modèles de familles patriarcaux, des stigmates, de l'amour romantique, etc. Ce modèle de sexualité (l'ordre de la sexualité basée sur la reproduction) est légitimé idéologiquement, par le biais de la naturalisation et de la sacralisation de la relation coïtale. Pour y arriver, ils insèrent dans nos corps les idées du modèle de famille patriarcal et de l'amour romantique. Les règles restent souvent gravées sur ceux-ci, sous prétexte qu'elles sont naturelles.

Donc, les caractéristiques du modèle sexuel provenant de ce système sont les suivants: construit sur la division bipolaire du sexe, hétérosexuel, génital et dirigé vers le plaisir du masculin.

Ce modèle étant lié à la reproduction, l'hétérosexualité apparaît comme lié à la «nature», l'homosexualité étant vue comme une déviation de la «nature».

Ces idées engendrent la naturalisation et la biologisation de la sexualité, celle-ci étant reliée à l'envie primaire et à l'instinct. La dimension culturelle, apprise et donc construite du sexe, de la sexualité et de l'érotique est complètement niée.

Du fait de cette construction dichotomique des sexes, la sexualité masculine et féminine sont différenciées. La sexualité masculine est vue comme un besoin biologique, phallique, et très liée à l'envie. La sexualité féminine par contre est vue comme liée à l'émotion,



à l'affection et à la globalité du corps (elle est plus dégénitalisée). Cette catégorisation reproduit les différenciations entre les hommes et les femmes.

Ce modèle de sexualité hégémonique répond aux besoins du système masculin patriarcal. En effet, il est dirigé vers le plaisir de la masculinité, il est orienté vers un mode de plaisir bien déterminé : fort, génital, soudain... Ce modèle de sexualité hétérosexiste (phallique) limite la sexualité à un seul modèle : la sexualité entre deux personnes, de sexe précis, avec des pratiques bien précises, dans des espaces et temps bien précis, avec un niveau d'excitation bien précis, avec un âge bien précis, avec des sentiments et sensations bien précis...

Le «bon» sexe: normal, naturel, sain, sacré.

Hétérosexuel, à l'intérieur du mariage, monogame, pour la reproduction, à la maison.

«La ligne»

Les couples hétérosexuels non mariés, les hétérosexuels de mœurs légères, la masturbation, les couples de lesbiennes et de gays fixes, les lesbiennes au bar, les gays de mœurs légères dans les saunas ou dans les parcs.

Le «mauvais» sexe: anormal, contre-nature, mauvais, pêcher, «bizarre».

Les travesties, les transexuel-le-s, les fétichistes, les sadomasochistes, en échange de l'argent, intergénérationnel.

Le meilleur _____ **le plus mauvais.**

La hiérarchie du sexe: lutte pour le placement de la ligne séparatrice. (Rubin, 1984: 140)

De ce fait, le modèle de sexualité hégémonique n'accepte qu'un seul mode pour vivre la sexualité, définissant la «bonne» et la «mauvaise» sexualité. A l'intérieur de la «bonne» sexualité nous trouvons la sexualité hétérosexuelle, de couple fixe, coïtocentrique, celle qui se pratique à la maison, au lit. Tout le reste est classé dans la «mauvaise» sexualité, dans la sexualité pathologique: l'homosexualité, l'intergénérationnelle, celle pratiquée avec des objets, celle avec des animaux, celle avec plus que deux personnes, la promiscuité, la pornographique, celle pratiquée contre de l'argent, celle faite dans la rue... Ceci engendre la distinction selon la légitimité des pratiques, certaines étant légitimes, celles qui répondent au modèle, et les autres non. Tout ce qui n'est pas «bon», tout ce qui reste à l'écart du modèle est stigmatisé.

Voici le graphique présenté par Gayle Rubin dans «notas para una teoría radical del



sexo» qui nous montre la division entre la bonne et la mauvaise sexualité et les frontières fixées entre les deux: elle nomme cette organisation «la hiérarchie sexuelle».

Les identités étant créées selon les pratiques, les identités féminines le sont par les pratiques sexuelles: celles qui ont de bonnes pratiques sexuelles et celles qui au contraire ne les ont pas. Les premières répondent aux rôles de la femme bonne et pure; les secondes, celles qui procèdent aux pratiques stigmatisées et hors normes sont vues comme des femmes sales: putes, sales, chaudasses, insolentes, sottées... Ces dernières remettent en question le rôle de la femme bonne ainsi que la féminité en elle même.

Par ailleurs, ce modèle est présenté comme sacré: il est indispensable pour pouvoir vivre, il est d'une grande importance. En ne pratiquant pas cette sexualité elles laissent des stigmates. Ces pratiques doivent être obligatoirement suivies. Les phrases telles que «depuis quand n'as tu pas baisé?», «voyons, il faut baiser!» sont monnaie courante. Les pratiques qui ne sont pas dans ce modèle sont perçues comme hors normes, même qu'il arrive qu'elles ne soient pas considérées comme sexuelles (les pratiques qui ne sont pas dans les relations hétérosexuelles coïtales).

Nous pouvons dire que nous sommes de nos jours dans l'assimilation de l'homosexualité, dans la tentative de faire entrer l'homosexualité dans les normes/structures du modèle hétérosexuel hégémonique: en couple, suivant le modèle romantique, avec l'instauration d'une famille, se mariant, dans la division des tâches et des rôles, dans la consommation. (Dans la hiérarchie sexuelle de Gayles Rubin ceux-ci et celles-ci rentreraient dans la catégorie «bon sexe», étant perçu-e-s comme bon-ne-s pour le maintien du système).

Dans la manière de vivre la sexualité se trouve le sentiment d'être libre. Mais posons nous la question: Qu'est ce que la liberté? Jusqu'à quel point nos pratiques ne sont pas conditionnées par le modèle de sexualité normatif?

La roue magique:

Bonne sexualité, normale, naturelle, sacrée.

Hétérosexuelle, au sein du mariage, monogame, pour se reproduire, non commerciale, en couple, dans une relation, de la même génération, dans la sphère privée, sans pornographie, se limitant au corps, douce.

Les limites externes: mauvaise sexualité, anormale, contre-nature, maudite.

Homosexuelle, hors mariage, de mœurs légères, pour le plaisir, commerciale, seul-e ou en groupe, de temps en temps, intergénérationnel, en public, pornographique, avec des objets de manufacture, sadomasochistes.

La hiérarchie du sexe: le cercle magique versus les limites externes (Rubin, 1984:139)

3. Surpasser le modèle hétérosexiste hégémonique (pour accéder à d'autres sexualités)

Nous, féministes, nous ne pouvons pas nier l'importance politique de ce sujet. Nous devons réfléchir sur ce qu'est la sexualité ainsi que sur la forme et le fond qu'elle devrait selon nous prendre. Avec des éternelles révisions de notre définition, afin de ne pas perdre le nord et pour suivre notre objectif. Afin de fixer vers où nous voulons aller.

La sexualité a souvent été mêlée aux discours essentialistes. Elle est facilement associée à la nature, au naturel, car en plus des éléments évoqués dans ce document, la sexualité implique les corps, les flux, le plaisir, les désirs, etc. Elle est reliée à ce qui ne peut pas être débattu. A ce qui ne peut pas être réfléchi. Les impulsions. L'instinct.

Des auteur-e-s et militant-e-s féministes ont travaillé pour transformer cela. Bilgune Feminista, via ses discours, communiqués et manifestes exige (et défend toujours) une «sexualité libre». Mais il nous faut définir la notion de «libre». Nous devons lui donner de la matière. Pour nous, féministes basques, qu'est-ce qu'une sexualité libre?

Il reste encore beaucoup à débattre. C'est un travail de longue haleine. Il serait trop simple de revendiquer une «sexualité libre» et d'en rester là. Car même si nous ne pouvons nier que le concept de «libre» est bourré de significations et d'idéologies, il reste en même temps diffus, pouvant parfois être un mot vide de sens. Étant un concept très large, nous devons lui donner de la matière.

Nous ne devons pas oublier que la sexualité répond toujours à un contexte social, économique, politique et historique. C'est d'un contexte bien précis qu'elle naît, fixée entre des limites rigides ou plus ou moins flexibles, mais toujours dans des formes fixées et des pratiques vues comme légitimes et naturelles. C'est par ce biais que le modèle social, économique, politique et historique perdure.



Tant que nous pratiquons ce modèle dit naturel, le système se maintient. Les difficultés à débattre et à partager ces débats nous éloignent des possibilités de transformation du modèle hétérosexiste hégémonique. Pour cela, les féministes doivent se réapproprier le slogan «le privé est politique».

Dans ce sens, nous devons être capable de donner à la sexualité l'importance politique qui lui est due. Ici et maintenant. Incessamment. Tout comme l'économie ou d'autres structures, la sexualité a un caractère politique. C'est un de nos objectifs de rendre compte de celui-ci.

Justement, comment ne pas voir le lien direct qui existe entre la sexualité et l'économique (dans notre cas le capitalisme)? La sexualité est liée aux autres structures de notre société et ces liens influencent les différentes facettes de la vie des gens: les relations, les définitions de la famille, les politiques de reproduction, les logements, les modèles de beauté, la division sexuée du travail, la criminalisation de certaines pratiques...

Mais qu'est-ce que la sexualité?

Nous n'avons pas trouvé de définition qui nous semble complète. Il est très difficile de définir la sexualité. Cependant, il y a un élément qui nous apparaît indispensable: le plaisir. Selon nous, le plaisir est le moteur. C'est un élément que nous trouvons dans différents points de vue évoquant la sexualité.

La définition de la sexualité doit être débattue. La définition que nous proposons comme point de départ est la suivante: la sexualité serait la gestion du plaisir. Nous devrions préciser à qu'elle sorte de gestion nous avons à faire, quelles sont les règles, comment ces dernières sont construites, et quelle est la valeur qui leur est due. Nous, Bilgune Feminista, nous insistons sur le fait que **cette gestion du plaisir doit nécessairement être féministe.**

Voici ci-contre quelques éléments indispensables pour compléter cette définition. Rien n'est imposé, ils sont juste là pour la réflexion et le débat.

- **Les pratiques sexuelles ou l'érotique:** Plusieurs pratiques composent notre érotique. Il existe une multitude de manière de faire du sexe, c'est pour cela qu'il nous faut des exemples qui surpassent le modèle hégémonique. Allant au-delà des discours. En leur reconnaissant un statut, en leur accordant le droit de faire partie de la catégorie de *sexuel*. La définition de pratique sexuelle est trop limitée,



pourquoi ne pas l'étendre? Qui sait, il se pourrait que tout ce qui donne plaisir soit pratique sexuelle. Ou pas.

Il nous faut dépasser le modèle hétéropatriarcal coïto-centrique, en dépassant la définition qui se limite aux génitaux comme point de départ et comme fin. Le coïtal n'est qu'une pratique parmi tant d'autres. Le plaisir et le désir seraient le point de départ et l'objectif à atteindre.

2. La nécessité d'étudier la légitimité de certaines tendances et l'illégitimité des autres: Il faut dépasser la sacralisation du modèle hégémonique de la sexualité et la criminalisation de celui qui ne l'est pas. Par exemple, au lieu d'exclure la pornographie dans son ensemble (comme le font certaines féministes), il faut la redéfinir et imaginer des séquences qui nous plaisent. En effet, c'est un sacré instrument pour agir sur l'imaginaire collectif.

Un autre exemple est celui des pratiques BDSM, ou celui de l'illégitimité des pratiques sexuelles entre des personnes de différent âge. Il nous faut étudier la raison de l'exclusion de ces tendances ou pratiques (car elles peuvent être ponctuelles), afin de transformer cette situation.

- La sexualité est présente dans toutes les périodes de la vie de chaque personne. **Elle a des formes différentes en fonction des personnes et des moments. Une diversité de formes, une diversité de pratiques** (désir, bisous, regard, proximité...)

Elle se modifie durant une vie. Cette gestion du plaisir change sous l'influence du contexte; une personne reçoit le plaisir de manière différente en fonction de la période de sa vie. Nous ne pouvons pas non plus nier que les envies de sexe partagé sont aussi changeantes en fonction des situations. Par cela, nous ne voulons pas dire que des éléments précis sont associés à chaque âge. En aucun cas. Nous ne croyons pas que ce schéma existe. Par contre, de la même manière que les situations de la vie sont changeantes, les façons de vivre la sexualité et les moyens d'obtenir le plaisir le sont aussi.

- Le besoin de passer d'une sexualité unique (comme s'il existait un seul et unique modèle) au concept de **sexualités** (au pluriel). Il n'existe pas deux femmes identiques. Tout comme il n'existe pas deux sexualités identiques.

- Étant sexué-e, avec tout ce que cela comporte, la sexualité est présente dans différentes formes de relations (entre ami-e-s, avec les animaux, entre la mère et ses



enfants, entre les personnes et les objets, avec soi même...).

- Certaines pratiques peuvent nous amener à attraper une maladie ou à tomber enceinte. Face à cela, nous devons avoir **une éducation adéquate, de bonnes informations, des soins de qualité**, ainsi qu'une bonne connaissance de soi. Pour pouvoir être maître de notre santé, de notre capacité à se reproduire et de notre désir.

- C'est dans **la manière de comprendre le corps et le désir** que nous trouvons un des éléments qui renforce l'idée de la naturalisation. La dichotomie entre le corps et l'esprit fait que l'esprit est perçu comme rationnel et le corps comme physiologique, les liens entre les deux étant niés. En limitant la sexualité à la physiologie, la capacité de penser et de choisir disparaît. Nous, nous percevons la personne dans son ensemble. Nos désirs, goûts, impulsions et envies ne sont pas uniquement les conséquences d'un processus physiologique, ils sont aussi la création de notre conscience et de notre idéologie. Donc, nous avons la capacité de décider et de choisir.

- Nous femmes, nous devons nous sentir bien dans nos corps: une forte auto-estime est essentielle pour être en bonne santé. Nous devons, nous femmes, développer des outils pour accepter, apprécier et respecter nos corps. Le fait de vivre allègrement nous aide à vivre la sexualité de manière plus positive. Pour cela le soin de nos corps est essentiel.

Le soin de chacun-e est fondamental. Certes le concept de soin est également une construction sociale, mais nous pensons qu'il doit suivre les critères suivants: se baser sur l'auto-connaissance de chacun-e afin de rester en santé; la connaissance et l'acceptation de notre corps; garder une attitude critique face au modèle hégémonique de la beauté; que chacun-e écoute et promeuve son érotique; se protéger de certaines pratiques sexuelles (pour pouvoir échapper aux maladies et à la grossesse), connaître et respecter ses propres envies et besoins, s'offrir du temps, mimer, s'offrir ce qui nous fait plaisir sans se sentir coupable...

Si nous voulons un véritable changement social, nous devons concrétiser tout ceci dans nos expériences personnelles. Penser que le personnel est politique, mais aussi le dire et le faire. Pour ne pas que ça se limite à un simple beau discours. C'est nos pratiques et nos vies qui en dépendent. Nous ne pouvons plus fermer les yeux, le changement dépend de nous tou-te-s.

Essayons de créer des ponts au dessus de ces précipices qui peuvent se trouver entre nos documents et nos pratiques.



Bibliographie:

«Mon corps est un champs de bataille», le collectif Ma colère.

«Histoire de la sexualité 1: La volonté de savoir», Michel Foucault.

«Corps en tous genres», Anne Fausto-Sterling.

«Manifestre contra-sexuel» Beatriz Preciado.

«Penser le sexe. Pour une théorie radicale de la politique de la sexualité» Gayle Rubin.

«La pensée straight» Monique Wittig.